

vait de l'argent à bas prix et des lettres de change pour tous les marchés des Indes. Les assurances pour les navigations les plus éloignées y étaient d'une ressource très-usitée. Il régnait tant de bonne foi, que les sacs étiquetés et cachetés par les banquiers circulaient des années entières sans être ni comptés ni pesés. Les fortunes étaient proportionnées à cette facilité de s'enrichir par l'industrie. Celles de cinq à six millions n'étaient pas rares, et il y en avait de plus considérables.

viii.
Mœurs des
habitans de
Surate.

Elles étaient la plupart entre les mains des Banians, presque tous originaires du Guzurate. Ces négocians, grands calculateurs, n'avaient pas pour la navigation et les longs voyages la même répugnance que les autres Indiens. Le Bengale, le Coromandel, le Malabar, le golfe Persique, les côtes et les îles des mers d'Asie, tout en était rempli. Leur activité les poussait quelquefois dans l'intérieur des terres. De nos jours même ils se sont établis en assez grand nombre à Astracan et à Orenbourg, deux villes considérables que la Russie s'efforce de rendre commerçantes.

Au temps dont nous parlons, les Banians étaient fort renommés pour leur franchise. Quelques momens leur suffisaient pour terminer les affaires les plus importantes. Elles se traitaient généralement dans les bazars. Celui qui voulait vendre annonçait en peu de mots et à voix basse la valeur de sa marchandise. On lui répondait en

mettant une main dans la sienne, sous quelque voile. L'acheteur marquait par le nombre des doigts qu'il pliait ou qu'il étendait ce qu'il prétendait diminuer du prix demandé; et le plus souvent le marché se trouvait conclu sans qu'on eût proféré une parole. Pour le ratifier, les contractans se prenaient une seconde fois la main, et un accord fait avec cette simplicité était toujours inviolable. Si, ce qui était infiniment rare, il survenait des difficultés, ces hommes sages conservaient dans les discussions les plus compliquées une égalité et une politesse dont nous ne nous formerions pas aisément l'idée.

Leurs enfans, qui assistaient à tous les marchés, se formaient de bonne heure à ces mœurs paisibles. A peine avaient-ils une lueur de raison, qu'ils étaient initiés dans tous les mystères du commerce. Il était ordinaire d'en voir de dix ou douze ans en état de remplacer leur père. Quel contraste, quelle distance de cette éducation à celle que nos enfans reçoivent! et cependant quelle différence entre les lumières des Indiens et les progrès de nos connaissances!

Les Banians qui avaient quelques esclaves abyssins, ce qui était rare chez des hommes si doux, les traitaient avec une humanité qui doit nous paraître bien singulière. Ils les élevaient comme s'ils eussent été de leur famille, les formaient aux affaires, leur avançaient des fonds, ne les laissaient pas seulement jouir des bénéfices, ils leur

permettaient même d'en disposer en faveur de leurs descendans , lorsqu'ils en avaient.

La dépense des Banians ne répondait pas à leur fortune. Réduits , par principes de religion , à se priver de viandes et de liqueurs spiritueuses , ils ne vivaient que de fruits et de quelques ragoûts simples. On ne les voyait s'écarter de cette économie que pour l'établissement de leurs enfans. Dans cette occasion unique tout était prodigué pour le festin , pour la musique , la danse , les feux d'artifice. Leur ambition était de pouvoir se vanter de la dépense que leur avaient coûté ces noces. Elle montait quelquefois à cent mille écus.

Leurs femmes même avaient du goût pour ces mœurs simples. Leur unique gloire était de plaire à leurs époux. Peut-être la grande vénération qu'elles avaient pour le lien conjugal venait-elle de l'usage où l'on était de les engager dès l'âge le plus tendre. Ce sentiment était à leurs yeux le point le plus sacré de leur religion. Jamais elles ne se permettaient le plus court entretien avec des étrangers. Moins de réserve n'aurait pas suffi à des maris qui ne pouvaient revenir de leur étonnement quand on leur parlait de la familiarité qui régnait en Europe entre les deux sexes. Ceux qui leur assuraient que des manières si libres n'avaient aucune influence sur la conduite ne les persuadaient pas. Ils répondaient en secouant la tête par un de leurs proverbes qui signifie que , si

l'on approche le beurre trop près du feu , il est bien difficile de l'empêcher de fondre.

Les Parsis , avec d'autres usages , avaient un caractère encore plus respectable. C'étaient des hommes robustes , bien faits et infatigables. Ils étaient propres à tous les travaux ; mais ils excelaient surtout dans la construction des vaisseaux et dans l'agriculture. Telles étaient leur douceur et leur droiture , qu'on ne les cita jamais devant le magistrat pour aucun acte de violence ou quelque engagement de mauvaise foi. La sérénité de leur âme se peignait sur tous leurs traits , dans tous leurs regards ; et une gaîté douce animait toujours leur conversation. La poésie rimée les charmait ; et rarement parlaient-ils , même dans les affaires les plus sérieuses , autrement qu'en vers. Ils n'avaient point de temple ; mais tous les matins et tous les soirs ils s'assemblaient sur le grand chemin ou auprès d'une fontaine pour adorer le soleil levant , le soleil couchant. La vue même du plus petit feu interrompait toutes leurs occupations , et élevait leur âme tendre à la contemplation de cet astre bienfaisant. Au lieu de brûler les cadavres de leurs morts comme les Indiens , il les déposaient dans des tours extrêmement élevées , où ils servaient de pâture aux oiseaux de proie. Leur prédilection pour les sectateurs de leur religion ne les empêchait pas d'être sensibles au malheur de tous les hommes ; il les secouraient avec générosité , et leur pitié s'étendait

jusqu'aux animaux. Une de leurs plus grandes passions était d'acheter des esclaves, de leur donner une éducation soignée, et de les rendre ensuite à la liberté. Leur nombre, leur union et leurs richesses les rendirent quelquefois suspects au gouvernement; mais ces préjugés ne tinrent jamais long-temps contre la conduite paisible et mesurée de ce bon peuple. On ne pouvait le blâmer que d'une saleté dégoûtante, sous les apparences d'une propreté recherchée, et de l'usage trop fréquent d'une boisson enivrante, qui lui était particulière. Tels étaient les Parsis à leur arrivée aux Indes. Tels ils se conservèrent au milieu des révolutions qui bouleversèrent si souvent l'asile qu'ils avaient choisi; et tels ils sont encore.

Combien les Mogols s'éloignaient de ces mœurs pures et austères! Ces Mahométans ne se virent pas plus tôt en possession de Surate, qu'ils s'y embarquèrent en foule pour aller visiter la Mecque. Beaucoup de ces pèlerins s'arrêtaient au port avant le voyage; un plus grand nombre à leur retour. Les commodités, qui étaient plus multipliées dans cette fameuse cité que dans le reste de l'empire, y fixèrent même plusieurs des plus opulents. Leurs jours s'écoulaient dans l'inaction ou dans les plaisirs. Le soin d'arquer leurs sourcils, d'arranger leur barbe, de peindre leurs ongles et l'intérieur de leurs mains, emportait une partie de la matinée. Le reste du temps était employé à monter à

cheval, à fumer, à boire du café, à se parfumer, à se coucher sur des lits de rose, à entendre des histoires fabuleuses et à cultiver le pavot, espèce d'exercice qui avait pour eux de puissans attraits.

Les fêtes que ces hommes voluptueux se donnaient souvent, pour prévenir l'ennui d'une vie trop monotone, commençaient par une profusion étonnante de rafraîchissemens, de sucreries, de parfums les plus exquis. Des tours de force ou d'adresse, exécutés ordinairement par des Bengalis, suivaient ces amusemens tranquilles. Ils étaient remplacés par une musique que des oreilles délicates auraient peut-être reprouvée, mais qui était du goût de ces Orientaux. La nuit, qu'ouvriraient des feux d'artifice d'une lumière plus tendre que les nôtres, était occupée par des danseuses, dont les bandes se succédaient plus ou moins souvent, suivant le rang ou la richesse de ceux qui les appelaient. Lorsque la satiété des plaisirs invitait au repos, on faisait entrer une espèce de violon, qui par des sons doux, uniformes et souvent répétés, provoquait au sommeil. Les plus corrompus allaient se jeter dans les bras d'un jeune esclave abyssin, et employaient des moyens connus dans ces contrées pour prolonger cette jouissance infâme.

Jamais les femmes n'étaient admises à ces divertissemens; mais elles appelaient aussi des danseuses, et se procuraient d'autres distractions. La préférence que leurs maris donnaient géné-

ralement à des courtisannes étouffaient dans leur cœur tout sentiment d'affection pour eux, et par conséquent de jalousie entre elles : aussi vivaient-elles dans une union assez étroite. C'était au point de se réjouir lorsqu'on leur annonçait une nouvelle compagne, parce que c'était une augmentation de société. Cependant elles avaient une grande influence dans les affaires importantes ; et un Mogol se décidait presque toujours par le conseil de son harem. Celles de ses épouses qui n'avaient point d'enfans sortaient assez souvent pour visiter les parens de leur sexe. Les autres auraient pu jouir de la même liberté, si elles n'avaient préféré l'honneur de leurs fils, singulièrement attaché à l'opinion qu'on a de la sagesse de leurs mères. Elles les élevaient elles-mêmes avec beaucoup de soin et de tendresse, et ne s'en séparaient jamais, pas même lorsqu'ils quittaient la maison paternelle.

Si la magnificence et les commodités pouvaient remplacer l'amour, les harems auraient été les demeures les plus délicieuses. Tout ce qui pouvait procurer des sensations agréables était prodigué dans ces retraites impénétrables pour des hommes. L'orgueil des Mogols avait même réglé que les femmes qui y seraient admises en visite recevraient la première fois des présens très-riches, et toujours un accueil accompagné des voluptés propres à ces climats. Les Européennes, dont la familiarité avec l'autre sexe cho-

quait les préjugés asiatiques, et que, pour cette raison, on croyait d'une tribu très-inférieure, eurent rarement la liberté de pénétrer dans cette espèce de sanctuaire. Une d'elles, fort connue en Angleterre par ses talens, par ses grâces et par son esprit d'observation, fut distinguée des autres. Les préférences qu'on accordait à madame Draper la mirent à portée de tout voir, de tout examiner. Elle ne trouva pas à ces malheureuses créatures, qui vivaient emprisonnées, cet air dédaigneux ou embarrassé que le peu de développement de leurs facultés aurait pu leur donner. Leurs manières lui parurent franches et aisées. Quelque chose de naïf et de touchant distinguait leur conversation.

Quoique les autres nations établies à Surate n'outrassent pas, comme les Mogols, tous les genres de volupté, elles ne laissaient pas d'avoir des jouissances dans une ville où les édifices publics manquaient généralement de goût et de symétrie. Les maisons particulières n'avaient à la vérité aucune apparence ; mais on voyait dans toutes celles des hommes riches des jardins remplis des plus belles fleurs, des souterrains pratiqués contre les chaleurs étouffantes d'une partie de l'année, des sallons où jaillissaient, dans des bassins de marbre, des fontaines dont la fraîcheur et le murmure invitaient à un doux sommeil.

Une des pratiques les plus universelles était de

se baigner, et, après le bain, de se faire masser ou pétrir, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cette opération donnait du ressort aux différentes parties du corps, et une circulation facile à ses fluides. On se croyait presque un nouvel être après l'avoir éprouvée. L'espèce d'harmonie qu'elle rétablissait dans toute la machine était une sorte d'ivresse, source féconde des sensations les plus délicieuses. Cet usage était, dit-on, passé de la Chine aux Indes; et quelques épigrammes de Martial, quelques déclamations de Sénèque paraissent indiquer qu'il n'était pas inconnu aux Romains dans le temps où ils raffinaient sur tous les plaisirs, comme les tyrans qui mirent aux fers ces maîtres du monde raffinèrent dans la suite sur tous les supplices.

ix. Portrait des Balliàdères, plus voluptueuses à Surate que dans le reste de l'Inde. Surate offrait un autre plaisir plus piquant peut-être. C'était celui que procuraient ses danseuses ou *balliàdères*, nom que les Européens leur ont toujours donné d'après les Portugais.

Elles étaient réunies en troupes dans des séminaires de volupté. Les sociétés de cette espèce les mieux composées sont consacrées aux pagodes riches et fréquentées. Leur destination est de danser dans les temples aux grandes solennités, et de servir aux plaisirs des brames. Ces prêtres, qui n'ont pas fait le vœu artificieux et imposteur de renoncer à tout, pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent que de corrompre à la fois le

célibat et le mariage. Ils n'attendent pas aux droits d'autrui par l'adultère; mais ils sont jaloux des danseuses, dont ils partagent et le culte et les vœux avec leurs dieux, jusqu'à ne permettre jamais sans répugnance qu'elles aillent amuser les rois et les grands.

On ignore comment cette institution singulière s'est formée. Il est vraisemblable qu'un brame, qui avait sa concubine ou sa femme, s'associa d'abord avec un autre brame qui avait aussi sa concubine ou sa femme; mais qu'à la longue le mélange d'un grand nombre de brames et de femmes occasionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces prêtres. Réunissez dans un seul cloître des célibataires des deux sexes, et vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes et des femmes.

Il est vraisemblable qu'au moyen de cette communauté d'hommes et de femmes, la jalousie s'éteignit, et que les femmes virent sans peine le nombre de leurs semblables se multiplier, et les hommes le nombre des brames s'accroître. C'était moins une rivalité qu'une conquête nouvelle.

Il est vraisemblable que, pour pallier aux peuples le scandale d'une vie si licencieuse, toutes ces femmes furent consacrées au service des autels. Il ne l'est pas moins que les peuples se prêtèrent d'autant plus volontiers à cette espèce de super-